

L'individuation selon Gilbert Simondon (2006)

Il est bon que cette partie de l'Anthropogénie, consacrée aux cosmogonies contemporaines, comporte, à côtés d'artistes, un métaphysicien. Pour la seconde moitié du XXe siècle, on ne peut hésiter. Gilbert Simondon est le seul qui, dans les années 1957-1964, ait été au fond des choses, en voyant qu'un moment de civilisation c'est d'abord les caractères généraux de ses *objets techniques*, imprégnant d'instant en instant la vie quotidienne de tous ; puis la conception qu'Homo s'y fait du *vivant*, tant animal qu'humain. Il a même bien senti à quel point les deux questions étaient liées. Avec cette différence, que la technique se développe par intentions, avec des fins et des moyens, et que le vivant est une machine spontanée, autogénératrice, naturelle.

A. Du mode d'existence des objets techniques

On ne reviendra pas ici sur les thèses de Simondon dans *Du mode d'existence des objets techniques* de 1957, parce qu'elles ont déjà été commentées et développées dans la première partie de *Le Nouvel Age*, de 1962 (dans le présent site, sous la rubrique : SOCIOLOGIE).

Rappelons-nous cependant brièvement de quoi il s'agissait. (a) Tout d'abord, la technique, autant qu'en *objets techniques* particuliers, tient en processus, plus généraux. Ainsi, le Béton ou l'Automobile majuscules sont des processus, impliquant des centaines de dimensions et d'extensions. (b) Puis, les objets et processus techniques ont une tendance générale à passer d'un *stade abstrait* à un *stade concret*. Au départ, les différentes fonctions, par exemple la rigidité d'un moteur et son refroidissement, sont chacune réalisées par des organes séparés, ce qui crée des incompatibilités fonctionnelles. Au contraire, par la suite, plusieurs fonctions sont réalisées par un organe unique, ainsi des ailettes de métal ont une forme telle qu'elles assurent à la fois la rigidité et le refroidissement. On peut alors dire qu'une technique tend à devenir synergique, dans le double sens de ce qui travaille-avec (*sun-ergein*), et aussi de ce qui réalise à soi seul plusieurs fonctions, en une sorte de *polyergie*. (c) Enfin, à mesure qu'elle devient synergique comme aujourd'hui, la Technique rapproche machines, paysages et êtres vivants. Nature et Culture y forment une réalité médiane, où elles ne sont plus opposées, ni même toujours distinguables, tant la technique devient naturelle, et la nature technicisée.

Telle fut la première partie du doctorat de Simondon, en 1957. Cette thèse dite subsidiaire préparait sa thèse, dite principale, qui fut publiée en 1964, sous le titre : *L'individu et sa genèse physico-biologique*. Là, ce qu'on avait décelé dans l'Evolution des machines et des processus techniques, allait se retrouver, mais à un niveau de complexité supérieure, ou plus radical, dans l'Evolution des vivants.



Chemin des écritures # 15

B. L'individuation

Comme son titre l'indique, Simondon prend pour thème : qu'est-ce qu'un individu ? Individu vivant, mais aussi physique ou technique. Selon l'idée de l'Occident traditionnel depuis l'antiquité, même si le mot n'est introduit que par les bourgeois de la fin du XVII^e siècle, un « individu » (in-dividuum, in-divisum) était une substance stable composée d'éléments stables : atomes de Démocrite, ou idées de Platon, ou idées divines, ou formes selon les implications à la fois réelles et logiques d'Aristote : *essence > forme substantielle > facultés > opérations*.

Or, cette vue n'est plus tenable au regard de la Biologie contemporaine, qui ne montre partout que mitoses ou méioses, ou encore reséquenciations d'acides aminés. Désormais, il n'y a pas d'individu achevé possible, ni d'individualité, ni même d'individualisation, il n'y a que des *organismes en individuation*, voire *en opération constante de s'individuer*. Par (re)compatibilisation de milliers de facteurs divergents. Qu'il s'agisse d'anatomie, de physiologie, de comportement.

Cette nouvelle vue n'induit ni déconstruction, ni dialectique, ni conversion réciproque yin-yang, mais une permanente *interactivité* entre des *mises en phases*. Le devenir n'est plus un accident qui arrive à l'individu, c'est son essence, à savoir l'*individuation*. Le *sens* (ce qui fait sens) est ce mouvement et cette tension où rien n'est stable, ni instable, mais *métastable*, chaque unification transitoire étant grosse de ses potentialités antérieures et de ses potentialités postérieures, entre lesquelles une perception-motricité insiste un instant comme un *au-milieu*, un *entre-deux*. Pareil *between* est seul « concret » par rapport à ses termes « abstraits », lesquels, loin de l'expliquer, n'en sont que des prélèvements consécutifs à son événement. Dans la perception des couleurs, qu'on ne confondra pas avec leur physique, ni avec leur transduction rétinienne, le vert, centre du prisme, ne naît pas du bleu et du jaune, mais se distend en bleu et en jaune.

Ainsi, l'*information* et la *communication* sont autre chose que ces données anonymement *calculables* qu'ont formalisés en 1948 la Théorie de l'information de Shannon et la Cybernétique de Wiener, on l'on trouve des formules comme : « La quantité d'information est égale à l'inverse du logarithme de la probabilité ». Dans leur « concrétude », elles sont les *opérations d'individuations quantiques* par sauts brusques ou plutôt par *transductions amplificatrices*, dont ce que nous appelons les *signaux* ne sont que des prélèvements après coup. Une vue réelle de l'Univers postule une *axiomatique du devenir*, donc une *théorie générale des échanges et des modifications d'états*, que l'on pourrait nommer une *allagmatique* (gr. allattein, changer, échanger). Là, toute forme (Gestalt) ou formation (Gestaltung) n'existerait que dans son émergence d'un fond antérieur qui en est gros, et sa réimmersion dans un fond ultérieur vers lequel elle tend. Moins complexe ou plus complexe, plus entropique ou plus allotropique, selon les bonnes et mauvaises fortunes de l'Evolution.

Le verbe grec *allattein-allattein-Hai*, dont vient *allagmatique*, est précieux. Avec ses modes actif et moyen, il couvre à la fois des changements de forme, de couleur, de matière, mais aussi l'échange de lieux, de traits de visage, le don et la réception d'un échangeur comme l'argent, le commerce, le rapt et l'abandon d'un signe de pouvoir. Il se meut donc aisément dans tous les domaines : physique, biologie, technique, sémiotique, dynamique. Convenant même à une ontologie et à une épistémologie générales.

Appelons alors *colonies* les noeuds métastables de mise en phases d'individuations multiples et successives entre elles. A ce compte, l'individuation est *résonance interne* et *externe* au sein de la colonie. Et l'on aboutit, à la fois dans l'individu et dans la colonie, à des *séries*, comme constitutions successives d'équilibres transitoires. Partout, il s'agit non plus de *chaîne d'actes*, mais d'un *réseau* en recompatibilisations et en rééquilibrages jamais achevés, sans autre cause finale que le « sens » de leurs transductions amplificatrices. Le modèle n'est pas homéostatique, comme l'homéostat d'Ashby ou la psyché de Freud, mais résolument *allostatique*, bien que comportant des ponctuations, des métastabilités apparemment homéostatiques. On n'oubliera pas que nous sommes dans ces années 1960 où les éthologistes découvrent que déjà les singes supérieurs cherchent, à côté d'homéostasies, des moments d'allostasie, moyennant ce qu'on appela un instinct de découverte, avant d'en deviner les fondements cérébraux.

Les *valeurs*, dont parlent volontiers les éthiques du moment, ne sont pas au-dessus des normes, les gouvernant, mais *à travers* elles, comme leur capacité *transductive* et *amplificatrice*. Dans la pratique de la vie cela peut donner l'adage : « ni fou, ni parfait ». Car, pour l'*allagmatique*, l'acte parfait est identique à l'acte fou. En somme, « Tout est relatif » est une formule aussi inexacte que « Il y a quand même des ancrages », puisqu'il s'agit bien ici d'une relativité, sauf qu'elle a ses cohérences, ou plutôt ses consistances, au sens mathématique, ou logique.

Enfin, il ressort de tout cela que l'individu transductif peut non seulement montrer des interfaces, mais *être des interfaces entre un milieu intérieur et un milieu extérieur*. En effet, à y regarder de près, nos perceptions et nos motricités en tant que perçues et effectuées ne consistent jamais que dans les transductions de ces deux milieux. La « substance » dont parlaient nos classiques, avec ses « facultés » et ses « actes » procédant de ces facultés, est littéralement volatilisée. Elle est remplacée par la *colonie*, temporaire, qui depuis la naissance se construit, puis, après un âge adulte plus ou moins réussie, se redisperse, se reparcellise jusqu'à la mort. Il se pourrait que, parlant ainsi, nous forcions un peu la saisie ultime qu'eut Simondon de l'individu. Mais ses vues y prédisposaient.

En tout cas, il avait fort bien aperçu que le milieu intérieur et le milieu extérieur du vivant ne sont plus imperméables comme pour Claude Bernard, qui insistait sur le fait qu'un organisme n'est jamais *empoisonné* par une substance extérieure à lui, mais que c'est lui qui

s'empoisonne à son occasion. Aujourd'hui, dans un monde non plus censé composé d'individus achevés, mais d'organismes toujours *en* individuation, le milieu intérieur et le milieu extérieur ne peuvent que constituer des *réalités médianes*, dont ils ne sont plus que des abstractions, comme plus haut le jaune et le bleu par rapport au vert.



Caméléons # 6, 83 x 100 cm

C. Quelques limites

Toutefois, nous ne sommes qu'en 1964, et l'on ne trouvera nulle part encore chez Simondon le rôle-clé des (re)séquenciations en tant que principe formateur des vivants, comme aussi des machines et des processus techniques. Pourtant la créativité des séquences s'était montée dramatiquement, dans les vivants, entre acides aminés et protéines, comme dans la structure de l'ADN. C'est une règle dans l'histoire d'Homo, il a toujours fallu un temps considérable entre l'apparition de connaissances nouvelles, et le moment où on en mesure et déclare les implications ontologiques et épistémologiques.

Ainsi, bien que témoin de la puissance évolutive des reséquenciations, Simondon en resta à l'idée ancestrale que les formations vivantes et autres ont lieu par plasticité, comme celles du Dieu de la Bible *sculptant* Adam dans la glèbe, ou du peintre des cavernes *traçant* un bison et un cerf, ou du musicien masqué de la Grotte des Trois Frères *filant* les sons d'une corde tendue. Il insiste même sur le fait que les innovations techniques majeures, telles la machine à vapeur ou la turbine Guibal, sont d'abord, selon lui, une affaire d'imagination plastique ; leurs inventeurs dessinent en esprit, *analogiquement* ; puis seulement il calcule, *numériquement*. Et ceci est peut-être assez vrai de l'invention technique, mais ne l'est pas du tout dans l'invention du vivant par le vivant, laquelle est au départ affaire de séquences d'ADN, d'ARN, d'acides aminés, avant que

n'interviennent les configurations « catastrophiques » (au sens de la topologie différentielle) des organes à partir de leurs cellules et organelles, dépendant de leur protéines, nées de séquences d'acides aminés. C'est symptomatique, Simondon n'allègue pas la *photographie*, dont il ne voit pas qu'elle a fait passer Homo de ses *images tracées* (plasticiennes) à des *images granulaires* (éventuellement séquenciables).

Il n'a pas vu non plus que sa conception de l'individuation conduisait à une Evolution non plus orthogénétique, mais *buissonnante*. Mais ceci est moins étonnant, puisque le buissonnement du Vivant, comme du Cosmos entier, n'apparaîtra vraiment qu'avec la paléontologie et surtout la paléoanthropologie, enfin avec la cosmologie des années 1970, à un moment où, déjà faible de santé, il était devenu trop malade pour en tirer vraiment parti. Tout ceci eut pour résultat qu'il n'eut guère le temps de souligner que la *contemplation embrassante* de l'Etre, censé éternel, qui avait été l'accomplissement suprême d'Homo dans le MONDE 2, était maintenant mise hors jeu, faisant place à un sentiment ontologique jusque-là inconnu : l'*admiration surprise* ou l'*étonnement admiratif* en présence d'un Univers en Evolution, d'un Univers comme Evolution, voire d'une Evolution comme Univers (cf. *Homo métaphysicien*, sur le même site).

Il n'était pourtant nullement insensible à ce genre de saisie. Il avait reçu le *Nouvel Age* en 1962, mais n'en accusa réception qu'en 1964, surchargé sans doute par la rédaction de *L'individu et sa genèse physico-biologique*. Or, ce qui l'y avait frappé surtout, écrivait-il alors, c'était l'*esthétique* qui se tissait là entre des domaines aussi différents que les techniques, les sciences, les arts, les éthiques tant actuelles que passées.



Bestiaire # 24, 100 x 120 cm

D. Cosmologie et cosmogonie

En réalité, les réflexions qui précèdent avaient d'abord été prévues pour figurer dans un autre article de nos *Cosmogonies contemporaines* : Micheline Lo et les paradigmes des formations vivantes. On aurait proposé au lecteur un exercice de gai savoir, consistant à mettre devant soi, comme horizon, un des *Chemins des écritures* du peintre pendant qu'on lisait la longue et substantielle *Conclusion* qu'a écrite Gilbert Simondon à *L'individu et sa genèse physico-biologique*. On en attendait d'intenses expériences d'information et de communication, au sens que nous venons de voir.

L'exercice devait être d'autant plus de piquant que Micheline Lo fut obliquement familière de *Du mode d'existence des objets techniques* pour avoir participé mot par mot à la mise en texte du *Nouvel Age*. D'autre part, si elle n'a pas lu *L'individu et sa genèse physico-biologique*, le titre seul a pu l'influencer. Belle vérification, pouvait-on croire, des consonances qui existent, à un moment donné, entre des créateurs divers. Et cela en raison de cet esprit du temps, de ce *Zeistgeist* reconnu par les Allemands, et en particulier par Wittgenstein. Dans l'air d'une époque, il circule une même topologie, une même cybernétique, une même logico-sémiotique, une même « présentivité, ou accentuation de la coupure : fonctionnements/présence.

Assurément, le langage du métaphysicien et du peintre n'est pas le même. Là où Simondon, scientifique et donc cosmologiste, parle de *séries*, Micheline Lo, artiste et donc plutôt cosmogoniste, parle plus souplement de *suites*. Et où Simondon redéfinit théoriquement le rapport fond / forme par leur engendrement réciproque, le peintre dit factuellement : « Il faut que ça avance et que ça recule en même temps ». En tout cas, elle écrivit un jour que sa peinture appelait une « *nouvelle logique* », qu'elle eût sans doute volontiers appelée « *allagmatique* », si le mot ne lui avait pas paru trop pédant.

On ne peut qu'être attentif à la façon dont la peinture et la métaphysique s'entraident. Les *Chemins des Écritures*, sans doute parce qu'ils combinent les ressources de la digitalisation (écriture) et de l'analogisation (peinture), ont permis de thématiser pleinement les performances plasticiennes de la (re)séquenciation. De même, les sortes de « poignées plastiques » produites à cette occasion, malaxent de proche en proche la ponctuation, la pulsation, bref le rythme des métastabilités qu'engendrent les séries. La peinture encore peut donner littéralement à voir et à éprouver les surimpressions sémantiques par ses épaisseurs, comme aussi par ses retours d'expansion à partir de ses bords. Enfin dans le *Bestiaire*, et déclarativement dans les *Caméléons*, le peintre incarne dans l'animal et communique au corps du spectateur, lui-même animal, l'expérience du vivant comme colonie d'interfaces. Donnant à saisir presque charnellement que la Girafe ou la Chèvre ou le Jaguar *sont* leur milieu extérieur autant que leur anatomie. Leur nourriture autant que leur digestion et que leur croissance. *Umwelt* debout ou *Umwelt upside down* chez des Singes arboricoles quadrumanes.

Et, en retour, le service du métaphysicien à l'artiste est aussi fécond, témoin les échanges qu'ils eurent à la Renaissance. Car, quand une *peinture* est à ce point ontologique et épistémologique, quelques mots d'ontologie et d'épistémologie, après le premier choc pictural, y ouvrent de nouvelles épaisseurs cybernétiques, topologiques, logico-sémiotiques. En *musique*, les vues de Simondon font entendre des résonances supplémentaires dans les phasages métastables de Steve Reich depuis 1970. En *littérature*, elles donnent d'autres reflets au « tuilage » syntaxique du *Zeksa* de Luc Eranvil, de 2000. En *photographie*, elles recourent les anatomies bioscopiques de Pierre Radisic, depuis 1980. En *architecture*, elles rechargent les maisons générationnelles de Neutra, de 1960, selon la doctrine de *Bauen ein Prozess*. Enfin, elles éveillent des échos jusque dans l'*industrial design* de l'Ecole d'Ulm, lorsqu'il opéra en 1970 sa révision du Bauhaus de 1930.